

Textes : Sagesse 31,10-31 – psaume 127 (128) – 1 Thessaloniciens 5,1-6 – Matthieu 25,14-30

C'est bien connu : la confiance engendre la confiance. Confier une responsabilité à quel qu'un, c'est lui rendre possible d'élever son degré de confiance en lui-même. On appelle ce processus : « l'effet Pygmalion », une prophétie auto-réalisatrice qui provoque une amélioration des performances d'un sujet, en fonction du degré de croyance en sa réussite venant d'une autorité ou de son environnement.

C'est ainsi qu'un homme partant en voyage, confia ses biens à ses serviteurs. A la fin, chacun pouvait se dire avoir fait croître sa confiance en lui-même, autant que les biens de ce maître.

Mais voilà, si le maître avait donné à chacun selon ses capacités, l'un d'eux avait reçu ce don, avec le sentiment qu'on ne lui faisait pas assez confiance, avec a priori et craintes. C'est l'effet inverse : « l'effet Golem »... dans lequel les attentes moins élevées placées sur un individu le conduisent à des moins bonnes performances.

Alors, le maître n'a-t-il pas mal agi et provoqué ce triste résultat d'un serviteur qui manque de confiance, juge son maître, a peur et cache ou enterre ce bien à faire fructifier, comme s'il s'inhumait lui-même, avant l'heure.

Manque de confiance, manque d'imagination également ou de relation, car le maître le prend au mot et lui suggère qu'il aurait pu se faire aider, « en appeler à la banque » plutôt que d'enfouir son potentiel en lui-même.

La pauvreté n'est pas seulement financière, mesurable en moyens, activités ou responsabilités. Elle est parfois la pauvreté d'un cœur refermé, incapable de relations, inapte à faire appel pour être accompagné, aidé et éduqué à la confiance.

La parabole peut donc se lire comme une étude sociologique, avec trois tiers, égaux de populations différentes.

Elle peut également se comprendre comme l'histoire de nos existences, où d'une responsabilité réduite et assumée, on a pu grandir et s'élever vers des responsabilités plus grandes, Il suffit pour cela, de re-solidifier le « plancher de verre », cette limite sous laquelle ne pas tomber, où la méfiance engendre la méfiance, l'échec met en difficulté, la peur paralyse. C'est une école, une question d'éducation dans laquelle Dieu veut nous élever et nous faire grandir, en tenant compte de notre petitesse tout en espérant en nous, dans un regard de confiance.

Encore faut-il ne pas laisser le « vent de nuit » souffler dans nos cœurs, cette mécréance ou cette méfiance vis-à-vis de Dieu. La foi n'est pas un but, comme beaucoup l'imaginent et du coup constatent qu'ils ne sont pas croyants. C'est un moyen, appelé d'ailleurs à s'effacer, tout comme l'espérance..., pour qu'il ne reste que ce lien intime avec Dieu, l'amitié avec lui : « L'amour est le plus grand des trois » conclue St Paul aux Corinthiens (1 Co13,13)

Son amitié commence par la confiance qu'il nous fait en nous associant à son œuvre, en nous appelant à prendre nos responsabilités. Bien des gens vivent ainsi dans la foi, à travers toutes sortes d'engagements : ouvrir l'église, faire du caté, compter les quêtes, présider des obsèques. Mais à travers cela, n'oublions pas celui qui nous fait grandir en nous faisant confiance : Dieu ; apprenons à le connaître, en écoutant sa Parole dans la Bible et en partageant nos convictions et sentiments avec d'autres. Car c'est à plusieurs et différemment que Dieu confia cinq, deux ou un talent, « à chacun selon ses capacités »

Quand le « vent de nuit » soufflera – et il soufflera pour chacun de nous – alors il faudra se souvenir ce que l'amour de Dieu a pu produire de fruits en nous et par nous, malgré nos pauvretés, nos égarements ou nos fautes. Car « l'amour chasse la crainte » (1 Jn 4,18)

Nous pourrions mesurer que nous avons pu être de pauvres serviteurs, que nous avons pu nous perdre dans le dédale d'une existence et ses multiples tentations, que nous avons fait le mal, parfois ou aussi... Mais, puisse la mémoire de notre bonne volonté ici, ou de nos bonnes actions, là,... briller comme une petite veilleuse dans ces ténèbres.

Puisse également nous effleurer cette pensée que nous méditerons dimanche prochain : que nous avons su aimer de toutes sortes de manières, sans le savoir ; aimer Dieu en aimant le prochain, aimer le prochain en lui donnant à manger, à boire, un vêtement, une visite... Sous le visage d'un mendiant, c'est Dieu qui mendiait alors notre « talent ».

C'est pourquoi, nous écrit le Pape François, dans son message adressé pour la septième journée mondiale des pauvres, en reprenant le livre de Tobie : « Ne détourne ton visage d'aucun pauvre » (Tb 4,7)

Dieu nous a donné, pour que nous nous donnions.